

D'UNE SEULE VOIX

Vestine, une légende noire

Virginie Jouannet Roussel

Extrait de la publication

ACTES.SUD
JUNIOR

D ' U N E S E U L E V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“Moi je suis alsacienne. À moitié, on va dire. L'autre moitié englobe une jambe perdue et les trous dans ma mémoire. Je recompose, forcément. Les souvenirs se sont effacés en pointillés et l'enfance est tombée dans un trou qui fait tache en plein dans les cauchemars.”

Dans une autre vie, Vestine se prénomrait Mukagatare. Survivante du génocide rwandais, elle raconte les lambeaux de souvenirs mais aussi le beau et long travail de reconstruction entamé.

Vestine, une légende noire

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/

Conception graphique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2009

978-2-330-01174-1

Loi 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

D'UNE SEULE VOIX

Vestine, une légende noire

Virginie Jouannet Roussel

ACTES SUD JUNIOR

Il était une fois, ma jambe de bois... Une fois, justement, je l'ai matée avec de l'huile d'olive, cette jambe. J'avais passé la journée sur une plage corse où nous étions en vacances et avec le sable, la peau qui gonfle et cette foutue chaussette, le système s'est enrayé, je me suis retrouvée coincée ! J'ai bien cru que je resterais chevillée dans la prothèse comme un clou dans un mur. Nine était pliée en accordéon de rire, j'en avais mal au ventre et au moignon. On a essayé de l'avoir à l'intimidation. Et que je te tire et que je te cogne, rien à faire et le moignon enflait, je le sentais raboté par

nos ricanements. Nine se tenait arc-boutée sur le pied, moi étirée par la tête et mon corps au milieu. Fichue jambe. Il était tard, plus de minuit, on voulait éviter de réveiller ma famille d'accueil alors Nine a été chercher la bouteille d'huile puis en a versé une bonne lampée sur ma cuisse. Ça a fait le bruit du bouchon de champagne. Plop. Mon crâne a cogné le mur et j'en ai pleuré de rire, même après que Mona s'est mise à grogner que je l'avais réveillée et que patati et patata...

Je ne suis pas quelqu'un de douillet et encore moins une pleurnicheuse. Le psy explique ça avec des mots comme « rémanence », « stratégie de survie » ou « stigmates ». Si Jésus avait réchappé à la mort en croix de justesse – en deux mots s'il

n'avait pas ressuscité – il aurait fait un sacré résilient, à en croire Bernstein. Avec des « si », pas de « rai »... Si Jésus aurait... Après « après que », pas de subjonctif. Après que les tueurs m'ont tuée, ça sonne bizarre non ?

Les règles de grammaire sont rentrées dans ma tête en même temps que la stratégie de survie du bon docteur Bernstein. Moi aussi, je porte une couronne d'épines, mais n'allez pas croire que je me compare au Christ. À moins de partir du principe que nous sommes tous des Jésus en puissance, c'est d'ailleurs le sens général du message christique, non ? Tous des victimes qui ont le pouvoir de dire non. Même les bourreaux.

Personnellement, j'ai une quinzaine de stigmates. Le mot me va mieux. Stigmate c'est

plus énergique que cicatrice. Cicatrice ça fait larmoyant, ça suinte et ça boursoufle. Stigmate donc. Ou scarification pour ceux qui me voient noire. Ça sonne bien africain, la scarification. Moi je suis alsacienne. À moitié, on va dire. L'autre moitié englobe une jambe perdue et les trous dans ma mémoire. Je recompose, forcément. Les souvenirs se sont effacés en pointillés et l'enfance est tombée dans un trou qui fait tache en plein dans les cauchemars. Alors je recompose pour ne pas qu'il grandisse en aspirant les petits souvenirs qui se trouvent à la périphérie, je brode sur la ligne pointillée avec mes images d'enfance, les lettres de mes frères et les stigmates qui fixent les souvenirs dans ma peau...

Ma moitié alsacienne a dû patienter quinze ans pour obtenir un certificat de naissance

officiel. J'ai reçu les papiers le mois dernier. À une date inventée bien sûr. Parce qu'en Afrique, je suis née l'année de la grande pluie, point barre. Allez vous débrouiller avec ça. Les médecins ont pioché une date à l'intuition après avoir examiné mon squelette et mes dents. En 94, ils ont déduit que j'avais une douzaine d'années. Onze au minimum. Faites le calcul. J'en ai vingt-sept.

Parfois je hais cette jambe. Mais pas toujours, non. J'ai appris à en rire, dès le début. Plantée sur la barrière des Masson où Nine l'avait mise à sécher – Nine a toujours des idées imparables – elle ressemblait à un totem, cul par-dessus tête avec sa chaussette qui pendouillait comme une langue de vache. J'aime bien les vaches. J'aime la douceur de cet animal qui vous

regarde avec la tranquillité de l'abruti inconditionnel. À ma sortie de l'hôpital de Strasbourg où on m'avait amputée une deuxième fois histoire de faire raccord, les vaches alsaciennes ont pas mal contribué à mon adaptation. Je leur parlais des heures, assise par terre, noyée dans tout ce vert trompeur, les champs du côté de Schirmeck où j'étais en convalescence dans la maison de famille, ma famille d'accueil, je veux dire... Nine pense que j'ai des dispositions au bouddhisme ; mon goût des vaches, de la philo et de la couleur orange... Et elle ajoute qu'avec une histoire comme la mienne, c'est plutôt bien tombé.

Bref, je parlais des stigmates. Le premier c'est ma jambe. Un fameux stigmaté qui se pose là. L'arbre qui cache la forêt. Ma grande absente, ma fausse jumelle, ma

béquille, mon rappel. L'autre jambe, la vraie bonne jumelle, porte les traces de balles. Et sur la poitrine, un peu plus bas que la ligne du décolleté, on voit encore l'empreinte de la botte du soldat quand il m'a clouée au sol et appuyé dessus. Une sorte de signature. Ça sonne moins grandiloquent, signature pour stigmaté... Et puis, il reste la couronne sur mon front – quoi de plus normal pour une couronne. Elle dessine comme des épines à la racine des cheveux. Certains y verront encore une référence à Lui. Au Christ. Je sais que le docteur y pense parfois, je le vois dans ses yeux qui me fixent avec une lueur d'effroi quand je raconte.

Avec Bernstein, on est partis de la réalité des dates et on a ajouté les lambeaux des souvenirs, mes cauchemars, mes oublis,

tout le matériau disponible en rayon et voilà le résultat... Le monde ne s'est pas fait en un jour ; ma thérapie non plus. J'ai rencontré le docteur à quatorze ans – date française, bien sûr. À l'époque, j'étais comme une passoire. Une gamine bancale avec la tête et les jambes en passoire, et ce n'était pas juste cette histoire de prothèse qui me déséquilibrait, non, c'était moi tout entière, je perdais pied dans la vie et j'aurais pu me noyer à force, alors, avant de finir totalement amnésique, on a commencé le travail de colmatage. Pour ça il fallait revenir aux événements de 94 et tant pis si la boue remontait. Il fallait que j'arrête de faire le yo-yo. Moi coulant, la boue remontant...

J'avais appris à parler français et c'est comme si les mots chassaient l'Afrique.

Je lisais Zola, *Mon bel oranger*, des histoires de rois Louis, de Révolution française ; à la télé je regardais les pubs où des jeunes habillés comme des sacs rivalisaient en Nike, Adidas, Schott et j’embrouillais les marques, j’embrouillais le monde, un jour à baigner dans le sang des morts, un autre à rêver devant une paire de baskets vraiment trop cool. À l’école – direct en CM1 – une dame martelait que les plaques de dix forment une centaine, que le verbe fait l’action, que trois fois quatre égalent douze. En Afrique, j’avais appris des choses qui n’existaient pas ici. Des choses violentes. Que la colère germe comme des petits haricots rouges dans le cœur des soldats. Que la mort frappe en plein jour, et qu’elle pue. Que les hommes et les femmes qui vous regardent sont capables de vous tuer en

silence, sans un geste de trop. Pourtant il fallait bien oublier la guerre, en France ça n'existait pas, les gens ne pouvaient pas m'entendre et moi je n'arrivais pas à grandir avec ces images venues me frapper en plein cœur, jusqu'à me faire tomber, jusqu'à me donner envie de ramper pour leur échapper.

Pendant la journée j'apprenais le verbe, le calcul, sourire, dire merci, alors ça surgissait la nuit dans mes cauchemars, les rêves de fuite au galop, le mouvement de la foule et ma mère toute droite, immobile comme un rocher au milieu des autres qui couraient. Je lui disais de partir, de fuir, mais elle restait là à m'attendre.

En vérité, mon premier stigmat ce n'est pas ma jambe absente, une balafre ou une cicatrice : c'est moi ! J'ai le visage

de Velelia, ses cheveux et sa chair solide. Je suis Mukagatare, « celle qui vient de la pierre », descendante d'une longue lignée de guérisseuses. Je porte un nom de rocher et je ressemble à ma mère trait pour trait ! Alors souvenirs ou pas ? Toutes ces images ou ces mémoires, cette ressemblance avec ma mère, je les ai peut-être inventées après coup, sur le carrelage de la salle de bains de ma famille adoptive. Je ne sais pas et je m'en fiche. Parce que même après, en France, Velelia me parle. Elle n'a jamais arrêté. Pendant longtemps je l'ai rejointe tard la nuit, j'attendais que tout le monde dorme et puis je glissais du lit et je rampais jusqu'à la salle de bains. Je parlais à ma mère assise sur le carrelage blanc. Elle me répondait toujours. Nous étions à égalité. Même cœur, même peau. Quelquefois je

voulais l'insulter, ma mère. La frapper, la frapper au visage pour la toucher encore et la punir de m'avoir laissée là-bas, sur la route. Et puis je me confiais. C'était notre secret, personne ne devait savoir, j'étais déjà assez différente. Noire au pays des Blancs. Forcée d'avancer avec une jambe raide qu'on enfile comme une chaussette autour du moignon. Et des trous dans le corps, dans la tête, dans la mémoire. Il fallait que je sois courageuse, c'était comme une obligation, le courage ou la mort, parce que si on se laisse glisser, au bout de la chaîne des massacres il n'y a plus qu'à mourir...

Bernstein explique très bien le phénomène. Mon premier souvenir, je l'ai inventé avec lui, dans son bureau. Il m'avait demandé de fermer les yeux et de m'enfoncer dans

le passé en respirant profondément. Ma mémoire est devenue un lac de brume très doux et alors je l'ai vue, ma mère, aussi précisément que si elle s'était tenue devant nous dans le cabinet du docteur. Velelia me portait et je respirais son odeur. Accrochée sur son dos, je croyais qu'elle était une montagne qui danse.

Je m'appelle Mukagatare-Vestine, je suis née l'année de la grande pluie et je parle à ma mère en cachette. Le docteur n'avait aucune idée de mes monologues. Il n'y a que Nine. Nine est arrivée dans ma vie à ma sortie de l'hôpital de Strasbourg. Une fille bizarre la voisine, même pour les Blancs, la tête farcie d'idées, elle fumait des cigarettes mauve et jaune, posait un tas de questions : « Et pourquoi tu boites, et